

La révolte des objets

Un texte inédit de Gérard Pourcel – *Distillerie Vent du Nord*

Le jour est tombé. J'ai revêtu un hanfu chinois chamarré en guise de robe de chambre. Je m'allonge sur le divan. Je dois réviser un texte de fiction sur mon iPad avant de l'envoyer.

On sonne à la porte.

Bonsoir, Gérard. Merci pour ton aide. [...] Tiens, c'est pour toi. C'est fabriqué à Baie-Comeau. [...]. Je repars chez moi à Tadoussac demain matin.

C'est Micheline S., la mère de mon voisin. Elle me tend un sac-cadeau de la SAQ. Elle avait branché sa voiture hybride à ma prise électrique extérieure. Celle de la maison de son fils n'est plus fonctionnelle depuis des lustres. Il est ingénieur chez Hydro-Québec.

J'ouvre le sac. C'est une bouteille de gin Norkôtié. J'apprends sur le Net que cet alcool provient de la Distillerie Vent du Nord située sur la route 138 en direction de Sept-Îles. Il est doublement médaillé d'or en Californie. Le site de l'entreprise propose des recettes de coquetels. Moi, c'est sous forme de tonic que j'affectionne le gin.

Je reprends la révision de ce texte qui me trottait dans la tête depuis longtemps :

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme / Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? », écrivait Alphonse de Lamartine.

Moi, qui suis un matérialiste athée depuis mon adolescence, je ne devrais pas avoir été marqué par ces deux vers. En dépit de toute cohérence idéologique, ces mots se sont vrillés dans ma mémoire. Et, contrairement au poète, je crois que les âmes des objets se liguent contre moi.

Par exemple, lors d'une promenade hivernale sur le quai de Baie-Comeau, il suffit d'une seule anfractuosité pour qu'un de mes bâtons de randonnée s'y tараude. Il me bloque dans mon élan, me déséquilibre et menace de me faire tomber. Je lui assène un regard assassin. Cette rébellion sera suivie de celles des marches glissantes, des serrures gelées, des grattoirs qui brisent, des sacs percés de sel de déglaçage... En été, la révolte persiste.

Si je tonds le gazon par un après-midi où le vent marin tempère les ardeurs du soleil, il est assuré que la rallonge électrique manigance dans mon dos pour s'entortiller autour d'un pot de fleurs que je viens de transplanter. Je m'obstine. « Maudit fil électrique de m..., si tu crois que tu vas me résister ! » Je tire. Et, vlan ! La catastrophe. Plus graves encore sont les turpitudes du boyau d'arrosage quand il décide de bousiller mon après-midi de lecture prévu à la plage. Il refuse de me suivre vers la platebande d'hémérocailles assoiffées. Tel un animal rétif, il s'arcboute. Moi aussi. Souque à la corde. Il rompt son collier de raccordement. Il m'asperge en se tortillant comme une anguille étêtée... Je ne m'appesantirai pas sur les malveillances des bûches coincées entre deux gros cailloux, sur la sournoiserie des manches de râteaux se relevant inopinément pour me percuter violemment au front...

Ce n'est pas plus calme dans la maison. Je viens de nourrir Pantouf, mon chat, qui s'impatientait en me mordillant le coude. Je replace son sac de croquettes sur la petite étagère surmontée d'un superbe aloès. Je vérifie la stabilité du sac. Je le fixe quelques instants : « Tombe pas, toi, là... Reste tranquille ! » Un peu plus tard, quand je suis absorbé dans ma lecture, je sursaute. Le sac est par terre, répandant son contenu sur les carreaux de ciment. Non, le matou n'en est pas responsable. Il partageait mon divan au salon.

Il n'est pas rare non plus que je sois alerté par un bruit indéterminé. Toutes affaires cessantes, je me lève tel un diable propulsé hors de sa boîte par un ressort — moins prestement tout de même, j'ai 73 ans, — pour inspecter les pièces de la maison. Rien, nulle trace de sédition. Tout semble parfaitement normal. Est-ce le voisin qui a jeté une bouteille vide dans son bac de recyclage ? Le lendemain, je découvre, tombé par terre ou emprisonné entre le mur et le dos d'un meuble, un bibelot, une statuette aztèque, un échantillon de corail de Cuba ou d'ambre de la République dominicaine avec son insecte captif depuis des millénaires.

C'est surtout dans la cuisine que s'organise la mutinerie. Il arrive que les couvercles des récipients de plastique rangés en haut du garde-manger jouent un remake des films américains de soucoupes volantes des années cinquante. Leurs orbites, il faut bien l'admettre, sont tout de même restreintes. Les pots d'olives noires, de cornichons, de moutarde, quand ce ne sont pas les grands contenants de yogourt, se propulsent hors des

rayonnages du réfrigérateur lorsque j'en ouvre la porte. Ils ne savent pas, ces lourdauds, qu'ils n'ont pas d'ailes. Ils « s'effoient » lamentablement sur le linoléum.

Si je néglige de placer les plats et assiettes du souper dans le lave-vaisselle pour les entasser dans l'évier ou sur le comptoir de cuisine, il n'est pas rare, dans la quiétude de ma soirée de télévision, que je sursaute au bruit d'une cascade d'objets évoquant la glissade des gravats de la benne inclinée d'un camion. Et, c'est là, devant le tohu-bohu des couverts, que je m'attriste en découvrant un verre de cristal brisé. J'en avais acheté six au magasin de Jean, mon ami décorateur, qui vient de fermer boutique, dans tous les sens du terme. Impossible maintenant de prévoir plus de cinq convives autour de ma table. De toute façon, mon ami Jean dîne à présent en compagnie de Saint-Pierre.

Je me verse à nouveau un peu de gin. Je vais le boire pur cette fois. Sur glace. Je crois y découvrir des saveurs du thé du Labrador. Souvenirs d'un séjour à Matimekush-Lac John où l'on m'avait servi cette infusion... Il ne faut pas que je me disperse. Reprendre la correction de ce texte.

« Toutes ces révoltes, assurément, tiennent du complot contre moi. Cependant, il y a une bizarrerie. C'est ce qui se passe au sous-sol dans ma bibliothèque. C'est la révolution culturelle permanente et les bannissements idéologiques sont à leur comble. Ils n'ont d'égal que ceux des censeurs des écoles catholiques du siècle dernier qui auraient allumé dans mon jardin un autodafé des écrits de Charles Baudelaire, d'André Gide, de Jean-Paul Sartre, d'Albert Camus, et même de ceux d'Alphonse de Lamartine, à un moment inscrit sur la liste des proscrits... Et, comme l'Enfer ne fut pas l'apanage des héritiers du barbu de Nazareth, les sbires du barbu de La Havane, eux aussi, auraient jeté des ouvrages, ceux de Virgilio Piñera, d'Heberto Padilla, de Leonardo Padura, de Reinaldo Arenas, écrivains dont certains ont connu les geôles humides de la perle des Antilles. À présent, chez moi, ce sont ces auteurs qui se mettent à l'index eux-mêmes. Je retrouve à terre Le tricheur de Jean-François Lisée, Les Fées ont soif de Denise Boucher, Les Cendres bleues de Jean-Paul Daoust, L'Empire du politiquement correct de Mathieu Bock Côté... Je sais que ces guerres sont fratricides, mais il n'en demeure pas moins que c'est moi qui dois déblayer le terrain de bataille... »

Je laisse pâlir l'écran de ma tablette. Je demeure perplexe. Suis-je cohérent, faute d'être convaincant ? Va-t-on adhérer à ma théorie de la révolte des objets ?

De ma main libre, je repose mon verre de gin sur la table basse du salon.

Et, c'est là, après un temps consacré au doute du créateur, que mon verre décide de tomber à terre. Je tente de le rattraper. La bouteille de gin Norkôtié chute à son tour et se vide sur le tapis de laine écrue.

Et, je hurle un sacre que je ne transcrirai pas ici.